

LA RENCONTRE

« La vérité sort de la bouche des enfants. »
Proverbe

1

Quand, quelques heures plus tôt, Robert Stern avait accepté cette rencontre insolite, il ignorait qu'il avait pris rendez-vous avec la mort. Il se doutait encore moins que celle-ci mesurerait un mètre quarante-trois, aurait des baskets aux pieds et ferait irruption dans son existence en souriant, sur une friche industrielle perdue au bout du monde.

— Non, elle n'est pas encore là. Et je commence à en avoir marre de l'attendre.

Excédé, Stern, à travers le pare-brise noyé de pluie de sa limousine, jeta un coup d'œil sur un bâtiment d'usine sans fenêtre, une centaine de mètres devant lui, et maudit son assistante. Elle avait oublié de décommander le rendez-vous avec son père et, en cet instant précis, celui-ci devait l'incendier sur l'autre ligne.

— Appelez Carina et demandez-lui ce qu'elle fabrique, bon sang !

Stern appuya sur un bouton du volant en cuir. Il y eut un bip, puis il entendit le vieil homme tousser dans le haut-parleur. À soixante-dix-neuf ans, son père fumait encore comme un pompier. Il avait même profité des quelques secondes d'attente en ligne pour s'en allumer une.

— Désolé, papa, dit Stern, je sais, on devait manger ensemble ce soir. Mais on va être obligés de remettre ça à dimanche. On m'a appelé pour un rendez-vous totalement imprévu.

Il faut que tu viennes. Je t'en prie. Je ne sais plus que faire.

Jamais encore Carina n'avait eu une voix si angoissée au téléphone. Si c'était de la comédie, elle méritait un Oscar.

— Pour avoir l'honneur de te voir, je devrais peut-être te payer cinq cents euros de l'heure, grogna son père, toujours furieux.

Stern soupira. Il lui rendait visite trois fois par semaine, mais ça n'aurait servi à rien de le lui rappeler maintenant. Les centaines de procès qu'il avait gagnés et tous les combats perdus au cours de sa vie conjugale, désormais anéantie, ne lui avaient pas enseigné comment sortir vainqueur d'un conflit avec son père. Dès qu'il discutait avec lui, il redevenait un petit garçon médiocre à l'école et oubliait qu'il était Robert Stern, quarante-cinq ans, avocat du cabinet Langendorf, Stern et Dankwitz, le numéro un du droit pénal sur la place de Berlin.

— Franchement, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve, dit-il, histoire de faire baisser la tension. Comme ça, au hasard, je dirais quelque part en Tchétchénie. Mon GPS a eu toutes les peines du monde à me conduire jusqu'ici.

Il alluma ses phares, illuminant une partie de l'esplanade non pavée où s'empilaient des poutrelles métalliques brisées, des bobines pour câbles rouillées et autres déchets industriels. À en croire la montagne de barils, on avait dû fabriquer là, à une autre époque, des peintures et des vernis. Avec le mur délabré de la baraque en briques pour arrière-plan, ce bric-à-brac faisait songer à des accessoires ayant servi au tournage d'un film d'apocalypse.

— J'espère que ton GP machin-chose te guidera un jour jusqu'à ma tombe, toussa son père.

Stern se demanda si cette amertume était héréditaire. En tout cas, depuis déjà dix ans, elle avait commencé à s'insinuer en lui.

Depuis Felix.

Il s'était mis à ressembler à son père depuis le traumatisme qu'il avait subi à la maternité. Une ressemblance

physique aussi. Stern avait vieilli prématurément. Avant, il passait ses moments libres sur un terrain de basket à parfaire sa technique de tir au panier. Aujourd'hui, c'était tout juste s'il réussissait à atteindre la corbeille à papier quand il voulait se débarrasser d'une canette vide sans se lever de son siège.

La plupart des gens, à condition de ne pas l'approcher de trop près, se laissaient peut-être abuser par sa silhouette mince et élancée. En réalité, ses costumes sur mesure parfaitement coupés dissimulaient une musculature qu'il avait cessé d'entretenir depuis longtemps, son hâle naturel et persistant masquait les cernes sous ses yeux et sa coiffure dissimulait habilement ses cheveux noirs quelque peu clairsemés au-dessus des tempes. Le matin, il lui fallait près d'une heure pour effacer les marques de fatigue sur son visage et, en sortant de la salle de bains, il se sentait de plus en plus réduit à l'état de meuble design restauré dont on ne remarque les défauts qu'après l'avoir installé dans son salon, sous la lumière impitoyable du plafonnier.

Nouveau bip sur la ligne.

— Excuse-moi, je suis à toi dans un instant, dit Stern, qui en prenant l'appel de sa secrétaire s'évitait d'autres reproches paternels.

— Laissez-moi deviner : Carina a annulé le rendez-vous ?

Cela n'aurait rien eu d'étonnant. Elle était irréprochable dans son travail d'infirmière, mais se montrait versatile et désorganisée aussi bien dans ses relations amicales que dans sa vie amoureuse. Leur liaison avait beau n'avoir duré que quelques semaines et s'être achevée trois ans auparavant, ils se téléphonaient encore régulièrement et prenaient parfois un café ensemble, même si leurs conversations se terminaient souvent en dispute.

— Non, malheureusement je n'ai pas réussi à joindre Mme Freitag.

— OK, merci.

Stern enclencha l'allumage électronique ; il sursauta quand le vent d'automne projeta brusquement un paquet de pluie sur son pare-brise. Il actionna les essuie-glaces et ses yeux s'attardèrent une seconde sur une feuille d'érable brun-rouge collée en dehors de la surface balayée. Puis, regardant derrière lui, il recula lentement ; les pneus crissèrent sur les gravillons.

— Si Carina donne signe de vie, dites-lui que je ne peux pas attendre ici plus longtemps...

Stern s'interrompit au moment où il s'apprêtait à passer la première. À environ deux cents mètres, un véhicule fonçait droit sur lui, signaux de détresse allumés, et ce n'était pas la petite voiture déglinguée de Carina. La fourgonnette blanc et rouge grimpait la rampe d'accès aussi vite que le lui permettaient les nids-de-poule.

L'espace d'un instant Stern crut que le conducteur voulait l'emboutir, mais l'ambulance obliqua légèrement et s'arrêta à côté de sa voiture.

— Papa ? dit-il en reprenant l'autre ligne après avoir remercié sa secrétaire. Mon rendez-vous est arrivé, il faut que je te quitte, expliqua-t-il, bien que son père ait déjà raccroché.

Puis il ouvrit péniblement la portière en luttant contre une rafale de vent.

Mais, bon sang, qu'est-ce qu'elle fabrique avec une ambulance ?

Carina jaillit du siège conducteur, sautant à pieds joints dans une flaque d'eau qui éclaboussa d'une boue noirâtre sa blouse d'infirmière. Elle ne sembla pas s'en soucier. Ses longs cheveux roux étaient noués en une stricte queue-de-cheval. Stern la trouva si éblouissante qu'il eut envie de la prendre dans ses bras. Mais quelque chose dans son regard l'en empêcha.

— Je suis dans la merde jusqu'au cou, dit-elle en sortant un paquet de cigarettes. Je crois que cette fois j'ai vraiment déconné.

— Mais à quoi rime tout ce cinéma ? Pourquoi tu m'as donné rendez-vous ici... sur ce champ de bataille, et pas dans mon cabinet ?

À présent qu'il n'était plus confortablement assis dans sa limousine, il sentait le froid désagréable du vent d'octobre. Il rentra les épaules en frissonnant.

— Ne perdons pas de temps, tu veux ? J'ai emprunté l'ambulance et il faut que je la ramène sans tarder.

— OK, mais si tu as fait quelque chose de travers, ce serait mieux d'en parler dans un endroit civilisé.

— Non, non, non ! s'écria Carina en secouant la tête et en levant la main en signe de refus. Tu ne comprends pas ! Ce n'est pas moi qui suis en cause ce coup-ci.

Elle contourna l'ambulance d'un pas assuré, ouvrit la portière arrière et lui montra l'intérieur.

— Ton client est couché là-dedans.

Stern, du coin de l'œil, regarda Carina d'un air perplexe. Il avait déjà vécu nombre de situations étranges, et, pour lui, cela n'avait rien de nouveau de rencontrer un braqueur de banque touché par une balle, la victime d'un règlement de comptes entre bandes criminelles ou bien un client louche qui avait besoin de son aide mais désirait surtout garder l'anonymat. La seule question qu'il se posait, c'était ce que Carina avait à voir là-dedans.

Comme elle ne lui en disait pas plus, il monta lentement le plan incliné menant à l'intérieur de l'ambulance. Son attention fut aussitôt attirée par un corps allongé sur la civière.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il en se retournant brusquement vers Carina qui, restée dehors, était en train d'allumer une cigarette, ce qu'elle ne faisait qu'en état d'extrême nervosité. Tu trimalles jusqu'ici un jeune garçon ? Pourquoi ?

— Il te le dira lui-même.

— Le gosse ne me paraît pourtant pas en mesure de... *parler*, voulut continuer Stern, car l'enfant, pâle comme un mort, lui avait paru inerte.

Mais, se retournant, il constata que celui-ci s'était redressé et assis au bord de la civière, les jambes ballantes.

— Je ne suis pas un gosse, protesta-t-il. J'ai dix ans ! C'était mon anniversaire il y a deux jours.

L'enfant était vêtu d'un T-shirt noir avec une tête de mort thermocollée et d'un blouson fourré en velours côtelé. Son jean rapiécé flambant neuf était beaucoup trop grand au goût de Stern. Mais qu'est-ce qu'il y connaissait, après tout ? C'était sans doute la mode qui voulait que les écoliers retroussent leurs jambes de pantalon et portent des chaussures de skateboard peinturlurées au stylo-feutre.

— Vous êtes avocat ? demanda le gamin d'une voix un peu éraillée, comme s'il n'avait pas bu depuis longtemps.

— Oui. Pénaliste pour être précis.

— Bien.

Le gosse sourit, découvrant des dents étonnamment égales et blanches. Pour faire fondre le cœur de sa grand-mère, il n'avait vraiment pas besoin d'avoir des fossettes sur les joues. Ses longs sourcils noirs et ses lèvres pleines, un peu gercées, y suffisaient amplement.

— Très bien, répéta-t-il en descendant prudemment de la civière, geste qui lui fit tourner le dos à Robert pendant un instant.

Ses cheveux châtain et légèrement bouclés lui descendaient jusque sur les épaules, si bien que, vu de dos, il aurait aisément pu passer pour une fille. Robert remarqua que ses cheveux dissimulaient mal un sparadrap gros comme une carte de crédit sur la nuque. Quand le garçon lui fit de nouveau face, il souriait toujours.

— Je m'appelle Simon. Simon Sachs.

Il tendit une main délicate que l'avocat hésita à serrer.

— Bon, et moi, c'est Robert Stern.

— Je sais. Carina m'a montré une photo de vous. Elle l'avait dans son sac à main. Elle dit que c'est vous le meilleur.

— Merci beaucoup, murmura maladroitement Stern. (D'aussi loin qu'il s'en souvînt, il n'avait jamais eu une

conversation aussi longue avec un mineur.) Que puis-je pour toi ?

— J'ai besoin d'un avocat.

— Quoi de plus normal !

Stern lança par-dessus son épaule un regard intrigué à Carina qui, impassible, avalait la fumée de sa cigarette. Pourquoi lui jouait-elle un tour pareil ? Pourquoi lui donner rendez-vous sur une friche industrielle et le mettre en présence d'un gamin de dix ans, alors qu'elle savait combien il était peu à l'aise avec les enfants, et avec quel soin il les évitait depuis que la tragédie avait détruit son couple d'abord, et lui ensuite ?

— Et pourquoi penses-tu avoir besoin d'un avocat ?

Il eut du mal à contenir la colère qui montait en lui. Peut-être au moins cette situation grotesque pourrait-elle lui servir à meubler les conversations pendant les pauses au cabinet. Stern montra du doigt le sparadrap sur la nuque de Simon.

— C'est à cause de ça ? Quelqu'un t'a frappé dans la cour de l'école ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Quoi alors ?

— J'ai tué quelqu'un.

— Pardon ?

Stern ne posa la question qu'après un silence, tellement il était convaincu que ces mots ne pouvaient pas sortir de la bouche d'un enfant de dix ans. Comme le spectateur d'un match de tennis, il tournait alternativement la tête vers Carina et vers le gamin. Jusqu'au moment où ce dernier articula à haute voix :

— J'ai besoin d'un avocat. Je suis un assassin.

Un chien aboya au loin, et son hurlement se mêla à l'incessant grondement de l'autoroute, mais Stern n'entendit ni l'un ni l'autre. Pas plus qu'il n'entendait le tambourinement irrégulier de la pluie sur le toit en tôle de l'ambulance.

— OK. Tu crois que tu as tué quelqu'un ? dit-il après un nouveau silence.

— Oui.

— Je peux te demander qui ?

— Je ne sais pas.

— Ah bon, tu ne sais pas. (Stern eut un bref éclat de rire.) Et tu ne sais pas non plus, sans doute, comment, pourquoi et où ça s'est passé, parce que tout ça, c'est une blague de petit con et que...

— Avec une hache, chuchota Simon.

On eut néanmoins un instant l'impression qu'il allait crier.

— Pardon ?

— Avec une hache. Sur la tête d'un homme. Je n'en sais pas beaucoup plus. Ça fait longtemps déjà.

Robert cligna nerveusement des yeux.

— Qu'entends-tu par longtemps ? C'était quand ?

— Le 28 octobre.

L'avocat regarda la date sur sa montre.

— C'est aujourd'hui, dit-il avec irritation. Mais tu viens de dire que ça faisait longtemps. Alors, quand était-ce ? Il faut que tu choisisses.

Stern se dit pendant un instant qu'il aurait voulu n'avoir affaire qu'à des témoins aussi peu retors lors des interrogatoires serrés. Des enfants qui s'empêtrent dans leurs contradictions dès la première minute de leur déposition. Mais son rêve ne dura pas.

— Vous ne me comprenez pas, constata Simon en hochant la tête avec tristesse. J'ai tué un homme. Ici, très exactement ici !

— Ici ? demanda Stern en écho.

Décontenancé, il vit Simon le repousser avec douceur, passer devant lui, descendre de l'ambulance et scruter les alentours. Stern eut l'impression que ses yeux s'étaient arrêtés sur une remise en ruine, à environ cent mètres de là, près d'un bosquet d'arbres.

— Ah, voilà, c'était ici, confirma Simon sur un ton satisfait en prenant Carina par la main. C'est là que j'ai tué un homme. Le 28 octobre. Il y a quinze ans.

2

Robert sortit à son tour de l'ambulance et pria Simon d'attendre un peu. Puis il attrapa rudement Carina par le poignet et l'entraîna à l'arrière de sa limousine. Si le crachin avait diminué, il faisait maintenant plus sombre et, le vent ayant forcé, plus froid aussi. Ni Carina avec sa blouse d'infirmière, ni lui dans son costume noir n'étaient correctement vêtus pour affronter ce temps de chien. Elle, pourtant, ne paraissait pas avoir froid.

— Petite question, chuchota-t-il, bien que Simon ne pût certainement pas l'entendre à cette distance, d'autant plus que le vent et le grondement de l'autoroute couvraient tous les autres bruits. Lequel de vous deux est le plus fêlé ?

— Simon est un patient de mon service, en neurologie, répondit-elle comme si cela pouvait expliquer quoi que ce soit.

— Il serait peut-être entre de meilleures mains en psychiatrie, siffla Stern. C'est quoi cette connerie de meurtre vieux de quinze ans ? Il ne sait pas compter ou bien il est schizo ?

Il ouvrit le coffre avec la télécommande de sa clé de voiture et alluma en même temps la lumière de l'habitacle afin d'y voir un peu mieux dans la pénombre de cette soirée pluvieuse.

— Il a une tumeur au cerveau, dit Carina en dessinant un cercle avec son pouce et son index pour en indiquer la taille. On lui donne à peine quelques semaines. Peut-être quelques jours seulement.

— Bon Dieu ! Et c'est ce truc qui a ces effets secondaires ?

Il sortit un parapluie du coffre.

— Non. Ça, c'est ma faute.

— Ta faute ?